

Le déni du proche face à la maladie

Marie-Pierre Pancrazi est chef du service de gérontopsychiatrie et du pôle ambulatoire de l'hôpital privé gériatrique Les Magnolias de Ballainvilliers (91). Responsable de la consultation mémoire auprès des patients souffrant de la maladie d'Alzheimer, elle est aussi psychiatre et rencontre également, à ce titre, les aidants.

« Généralement, lorsqu'ils accompagnent leur parent lors d'une consultation mémoire, les proches sont conscients de la maladie du patient. Toutefois, il arrive que l'on doive faire face à un déni. Je me souviens de deux frères qui accompagnaient leur parent. Le premier, identifié comme aidant principal, avait parfaitement conscience du diagnostic, le second le refusait complètement. Lors de cette première consultation, je me suis retrouvée en parfait clivage familial, les deux hommes ayant un échange pour le moins vif. J'ai revu celui qui était dans le déni plusieurs fois, toujours en présence d'un autre membre de la famille afin qu'il y ait une double écoute à mon discours. Mais c'est allé assez loin, jusqu'à l'agression verbale. Au bout d'un an, le proche a enfin pris conscience de l'état de son parent, sauf qu'il y avait déjà eu des répercussions puisque pendant cette année écoulée, le malade n'avait pas reçu le traitement prescrit, l'un des fils s'y opposant. Et cela, alors qu'il n'était même pas l'aidant principal. Il faut vraiment faire attention à tout l'entourage et au clivage qu'un diagnostic peut créer dans une famille.

Autre exemple de déni : alors que le père était convaincu de la maladie de son épouse, la fille s'y refusait totalement.

Là encore, il faut prendre le temps, expliquer les choses progressivement d'autant plus que l'on sait dans les maladies neurodégénératives que 90 % de la prise en charge va provenir de l'aidant. Il y a un discours japonais que j'affectionne tout particulièrement : « *l'herbe ne pousse pas plus vite quand on tire dessus* ». »

Propos recueillis par Julie Vedovati, journaliste – HealthExperts